

Giuseppe Mazzini, un Européen convaincu

En 1871, à la fin de sa vie, **Giuseppe Mazzini** (1805-1872) écrivait dans les colonnes de *Roma del Popolo* : « Nous voulons les États-Unis d'Europe, l'Alliance républicaine des peuples... Sans patrie, aucun ordre de l'humanité n'est possible. Sans peuples, aucune alliance des peuples ne peut exister. Et ces peuples doivent... être libres et égaux, avoir conscience d'eux-mêmes, affirmer leur individualité et leur propre principe. »

C'était l'aboutissement de sa pensée politique, fondée sur l'idée de nation : « Une communauté unie par la conviction de partager des principes communs. » Le concept était dû au socialiste **Philippe Buchez**, que Mazzini connaissait bien. Mais avec Mazzini, la nation devint le fondement de l'État : l'État-nation tel que nous le connaissons aujourd'hui, c'est-à-dire l'union de tout un peuple au sein d'un État. L'unité de l'Italie devint le but de sa vie. La *Jeune Italie*, organisation qu'il fonda à Marseille en 1831, avait précisément pour objectif d'unifier l'Italie. Durant son exil en Suisse, en 1834, il fonda, dans le même but, la *Jeune Allemagne* et la *Jeune Pologne*, qui devaient toutes trois se réunir au sein de la *Jeune Europe*. Il devait en aller de même pour les États-nations qui, une fois constitués, formeraient ensemble les États-Unis d'Europe.

Pour lui, l'Europe devait être « une Europe de peuples libres, indépendants quant à leur mission intérieure, mais associés entre eux autour d'un objectif commun, sous la devise liberté, égalité, humanité. Toute suprématie d'un peuple doit s'éteindre dans la réhabilitation de tous... »

L'idée d'États-nations n'était guère populaire auprès des gouvernements de l'époque. Elle remettait en cause le statu quo européen issu du Congrès de Vienne et aurait signifié la fin des États dynastiques. **Metternich**, gardien de cet ordre établi, écrivit, en substance, que « personne, pas même Napoléon, les rois et les papes qu'il avait rencontrés, ne lui avait causé autant de difficultés que Mazzini, un brigand italien en haillons, rusé comme un voleur, infatigable comme un amoureux et ardent comme un apôtre ». Condamné à mort à plusieurs reprises pour ses idées et pour les révolutions qu'il suscitait, recherché par toutes les polices européennes, Mazzini passa une grande partie de sa vie en prison ou en exil, toujours sous une fausse identité. Il mourut à Pise sous un faux nom, dans une grande pauvreté et malade, chez des amis juifs qui l'avaient accueilli.

Sa vision était éthique, tant de la politique que de la société. La société ne repose pas uniquement sur les droits individuels, mais aussi sur les devoirs que l'homme a envers la collectivité. Son ouvrage *Des devoirs de l'homme* fut traduit dans toutes les principales langues européennes et connut une diffusion considérable. La société devait être fondée sur la solidarité et tendre vers l'égalité, sans laquelle il ne peut y avoir de véritable liberté. L'égalité implique également l'égalité des droits entre les hommes et les femmes, y compris le droit de vote.

Mazzini fut une figure centrale de la vie politique européenne pendant une grande partie du XIXe siècle. Tous les gouvernements se méfiaient de lui. Lorsqu'en 1849 il devint l'un des triumvirs de la République romaine, l'Espagne, l'Autriche et la France envoyèrent leurs armées contre elle. Heureusement pour lui, son bras militaire était **Garibaldi**.

Ses relations avec certains responsables politiques furent loin d'être faciles. **Marx**, qui à Londres habitait presque dans son voisinage, le critiqua durement, allant jusqu'à l'insulte. Il le présentait comme un représentant de la bourgeoisie, tout en redoutant, en réalité, sa popularité. Au début de la Première Internationale socialiste, créée à Londres en 1864 et au sein de laquelle Mazzini n'était représenté que par ses partisans, les mazziniens constituaient une large majorité. L'intervention de **Marx** changea la situation et Mazzini quitta l'organisation. Mazzini partageait l'analyse sociale de **Marx**, mais rejetait le principe de la lutte des classes qui, selon lui, aurait conduit à la création d'« une hiérarchie arbitraire », incapable de se maintenir « sans des violences inouïes » et qui « aurait instauré la dictature des anciennes castes ».

Avec le socialisme français, dont sa pensée avait beaucoup retenu, les relations devinrent progressivement plus difficiles, jusqu'à la rupture avec les intellectuels qu'il admirait le plus : **Lamennais**, **Pierre Leroux** et également **George Sand**, avec laquelle il était pourtant ami depuis des années. Il reprochait aux socialistes de ne pas s'être opposés à l'ascension de Louis-Napoléon et d'avoir transformé leur idéologie en une « prédication matérialiste ». **Louis Blanc** lui répondit en l'accusant de répandre des calomnies.

Les relations furent plus aisées avec les radicaux français, notamment **Ledru-Rollin**, révolutionnaire de 1848 et, à l'époque, député au Parlement français. Avec lui, Mazzini créa à Londres, en juin 1850, le « Comité central européen pour la démocratie » et signa la même année l'« *Appel aux peuples* » en faveur de l'organisation de la démocratie européenne.

Mazzini entretenait également de meilleures relations avec les républicains allemands et ceux des pays d'Europe de l'Est, peut-être parce que la situation de leurs pays ressemblait à celle de l'Italie : des pays divisés et occupés par des puissances étrangères. **Arnold Ruge**, député au Parlement de Francfort et personnalité que Mazzini estimait beaucoup, signa avec lui le manifeste du Comité central européen. Parmi les autres signataires figuraient **Lajos Kossuth**, **Albert Darasz** et **Ion Bratianu**. Tous laissèrent leur empreinte et consacrèrent une partie de leur vie à la lutte pour l'indépendance et l'unité de leurs pays.

La pensée de Mazzini resta d'actualité bien après sa mort. Lorsqu'il s'est agi de construire une nation, **Gandhi** — qui le cite expressément —, **Golda Meir**, **Ben Gourion**, **Kwame Nkrumah**, **Jawaharlal Nehru** et **Sun Yat-sen** puisèrent largement dans la pensée mazzinienne. On en retrouve également de nombreuses traces dans la Société des Nations du président américain **Wilson**.

À l'idéal de l'unité italienne, Mazzini consacra toute sa vie, sans jamais ménager ses efforts. L'Italie qu'il vit finalement naître n'était pas celle qu'il avait imaginée, mais son idéal était néanmoins devenu une réalité.